QUELQUES

N° 182.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES AFFECTIONS STRUMEUSES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR A. C. BORIE, né au Puy,

Département de la Haute-Loire.

Le tempérament caractérisé par la prédominance des fluides sur les solides, et par la surabondance des matières muqueuses incomplètement animalisées, paraît être celui sur lequel l'action du climat est le plus remarquable. Il y a des pays entiers où ce tempérament est comme endémique. CABANIS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Président.* / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER, *Suppléant.*
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / LAENNEC. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER, *Examinateur.*
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, MOREAU, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonnabe.
Breschet.	Moreau.
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Ségalas.
Guersent, *Examinateur.*	Serres.
Jadioux, *Examinateur.*	Thévenot.
Kergaradec, *Suppléant.*	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR

CALEMARD DE LA FAYETTE,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris; Médecin en chef des hôpitaux et prisons de la ville du Puy; Conseiller de préfecture du département de la Haute-Loire.

Faible tribut d'estime.

A. C. BORIE.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES AFFECTIONS STRUMEUSES.

Considérations générales.

Les maladies que les Grecs nommaient χοιράδες, que les Latins appelèrent *strumæ*, *scrophulæ*, et que les Français connaissent sous les noms de strumes, d'écrouelles, d'humeurs froides, ont été de tous les temps le sujet des travaux et des méditations des plus célèbres médecins. Aussi voyons-nous que tous ceux qui ont écrit des traités généraux de maladies s'en sont occupés ; que les nosographes ont rangé dans des ordres particuliers un grand nombre d'affections strumeuses, qui ont été décrites dans des nosographies.

Quant au siége de ces maladies, on a varié suivant les diverses phases de la science. Pour *Hippocrate*, à qui l'usage des vaisseaux lymphatiques était inconnu, la maladie strumeuse n'attaquait que les glandes. « *Cùm autem vel proprio morbo* (*glandulæ*) *morbi su-* « *boriuntur, tuberculæ et chœrades subsiliunt.* » *Galien*, tout en

admettant une dégénérescence d'un genre particulier, partage l'opinion du médecin de Cos : « *Sunt quoque qui in inguinibus et aliis, « duntaxat oriri phygetlon dicunt, quæ sunt glandularum inflam- « mationes ; struma est ubi hæ partes scirrhum contraxerint.* » Plus près de nous, *Sydenham, Boerhaave, Wan-Swiéten, Hoffmann, Baglivi, Fernel, Baillou, Pott et Morgagni* surtout, ont fait voir que le carreau, le rachitis, le mal vertébral, étaient des affections strumeuses. Parmi les nosologistes, *Sauvages*, en rangeant les chærades dans les cachexies, s'exprime de la manière suivante : « Les « écrouelles sont des tumeurs particulières, sphéroïdes, dures, de « même couleur que la peau, indolentes ; en un mot, de vraies « loupes enfermées dans une tunique, et remplies d'une humeur « grasse et épaisse. » Cullen : « *Glandularum conglobatarum præser- « tim in collo tumores.* » Et d'après M. *Pinel :* « Les écrouelles sont « des tumeurs des glandes lymphatiques du cou, des aisselles, ou « d'autres parties du corps, devenues dures et d'une forme irrégu- « lière, susceptibles de se terminer par résolution, suppuration, ou « pouvant dégénérer en ulcères fongueux. » M. *Alibert* place les scrophules dans la famille des adénoses, parce que cette affection a pour siége les glandes conglobées ou absorbantes.

Mais en outre nous possédons sur les maladies strumeuses un grand nombre de monographies plus ou moins étendues, plus ou moins savantes ; ainsi, *Charmeton, Bordeu, Guersent*, se sont occupés des écrouelles ; *Alberti, Stegmon, Beaumes, Broussais, Guersent*, du carreau ; *Beaumes, Portal, Bayle, Broussais, Laennec*, de la phthisie tuberculeuse pulmonaire ; *Richerand*, de l'affection scrophuleuse et des ulcères de ce nom ; *Alibert*, des dartres et de quelques autres affections psoriques, qu'il rapporte aux scrophules : enfin, *Dubois*, surtout l'ouvrage de M. *Hufeland ;* des considérations très-savantes sur les scrophules par M. *Alibert ;* le livre de M. *Pelletier ;* l'article *scrophule* du Dictionnaire des sciences médicales, par *Fournier* et *Bégien :* tels sont les principaux ouvrages où j'ai puisé des connaissances sur les maladies strumeuses.

Nous avons vu que pendant le long espace de temps que les vaisseaux lymphatiques ont été inconnus, on a considéré les affections strumeuses comme des développemens, des tuméfactions des glandes, pour me servir de l'expression des anciens. Mais depuis, les affections strumeuses n'ont plus été les chærades des Grecs, les écrouelles de M. *Pinel*, qui savait très-bien à quoi s'en tenir sur les vaisseaux lymphatiques. Il y avait quelque chose dans la profondeur de nos organes qui fabriquait le lymphe, et ce quelque chose, encore tout-à-fait inconnu, a reçu le nom de *vaisseaux absorbans*; et comme beaucoup de médecins et de physiologistes ont confondu les agens de l'absorption avec les vaisseaux lymphatiques, il s'en est suivi que le cercle des maladies scrophuleuses s'est extrêmement agrandi, surtout pour ceux qui ne voient dans la trame de nos organes que des vaisseaux absorbans.

Quoi qu'il en soit, je vais tâcher d'énumérer, en suivant un ordre anatomique, les diverses affections locales qui sont, d'après la plupart des pathologistes modernes, du domaine des strumes. 1.° A la peau, cette maladie se présente sous des caractères divers. M. *Alibert* signale une sorte de scrophule superficielle, qui d'abord altère la peau; celle-ci devient poreuse, puis il se manifeste à l'endroit attaqué une tache jaunâtre, à laquelle succède une cicatrice légère, de même étendue et d'un blanc nacré. Dans d'autres circonstances, la peau s'amincit, se gerce, et devient squameuse; d'autres fois, ce sont des dartres, qui se rassemblent sur le visage par plaques rouges, qui vont toujours en s'agrandissant, et dont les bords sont relevés et saillans. Quelquefois ce sont des pustules qui s'élèvent sur la peau du visage et des membres, et ces pustules revêtent souvent les formes des ulcères syphilitiques. Enfin la peau offre des ulcères profonds, étendus, et qui ont le nom de *scrophuleux*. Il peut arriver que ces ulcères aient leur siége au-devant d'un os, tel que ceux du tarse, du carpe, et alors il en résulte quelquefois la carie de ces os.

2.° *Tissu cellulaire :* on y reconnaît des engorgemens humides; plus souvent ces engorgemens sont durs, et finissant, au bout d'un

temps plus ou moins long, par s'enflammer, donnent naissance à une collection purulente, ordinairement de mauvaise nature : on les nomme *abcès froids*, à la suite desquels se manifestent des décollemens de la peau, des trajets fistuleux, des ulcérations. La maladie des Barbades, décrite par M. *Allard*, est une maladie du tissu cellulaire qui atteint les scrophuleux.

Des hydatides, d'après *Hufeland*, peuvent se former dans le tissu cellulaire des lymphatiques.

Muqueuses : ophthalmies rebelles, avec ou sans ulcérations de la cornée ; ozènes, souvent avec ulcération et pus fétide ; polypes ; surdité, résultat soit d'une ulcération de la membrane du tympan, soit de la destruction des osselets de l'ouïe ; catarrhes bronchiques, caractérisés par une abondante sécrétion muqueuse : le canal digestif produit des glaires ; des leucorrhées sont fréquentes chez les petites filles lymphatiques. Membranes séreuses : celles des cavités offrent des hydropisies (hydrocéphale, hydrorachis), des productions accidentelles; celles des articulations sont le siége d'hydarthroses, avec ou sans complication des surfaces et liens articulaires.

Les os nous offrent aussi une foule d'affections, que l'on divise en celles qui affectent les articulations, leurs ligamens; celles qui ont leur siége dans les os longs, celles qui détruisent les os plats. Ainsi nous reconnaissons des tumeurs blanches, des caries, des rachitis, des luxations spontanées; la maladie de Pott, le spina ventosa, le spina bifida, la non-soudure des épiphyses, etc., l'inflammation des ganglions lymphatiques, principalement ceux du cou, du mésentère ; la dégénérescence ou l'engorgement du corps thyroïde. Les tubercules peuvent se développer dans toutes les parties du corps; ainsi, au cerveau, dans la substance médullaire, dans la moelle épinière, dans les os, autour des bronches, dans les poumons, au mésentère, autour du col de la vessie, etc.

Je viens d'énumérer le plus grand nombre des maladies que l'on pense, en général, appartenir aux scrophules. Pour mon compte,

je suis d'avis que l'on a fait une trop belle part à la cachexie lymphatique ; car toutes les affections dont j'ai parlé peuvent se développer avec tout autre tempérament. Il est vrai que sous l'empire de la constitution scrophuleuse, ces maladies suivront une marche lente, présenteront une série de phénomènes particuliers ; mais c'est précisément ce qui arrive à toutes les affections morbides. Leur marche, leurs symptômes, varient suivant l'âge, le sexe, le tempérament, l'idiosyncrasie des individus qu'elles attaquent ; car le plus souvent on ne reconnaît une affection strumeuse qu'autant que l'individu qui en est atteint présente la constitution scrophuleuse.

Mais, puisque ces maladies sont en si grand nombre, qu'elles attaquent tant de tissus divers, qu'elles ne possèdent pas constamment des caractères spécifiques, et qu'on ne peut assurer que telle affection est scrophuleuse que lorsqu'elle existe en même temps que la constitution strumeuse, il me semble dès-lors qu'il est urgent dans l'intérêt du diagnostic des scrophules, que l'on sache ce que c'est que cette constitution, et sous quelles causes tant organiques qu'extérieures elle peut se développer. Notre science aujourd'hui est parvenue à ce point, qu'elle ne veut reconnaître comme causes prochaines des maladies ni vices, ni humeurs, pas même de virus, et cependant il est des affections qui produisent des ravages *souvent* terribles!!!

Quelques études physiologiques sur la constitution strumeuse.

L'affection scrophuleuse, dit *M. Richerand*, est en quelque sorte l'exagération du tempérament lymphatique. Outrez tous les caractères attribués à cette constitution, et vous aurez un tableau fidèle de cette maladie. Sans doute il me sera facile d'avoir ce tableau : mais cela sera-t-il suffisant pour me guider dans l'étude des maladies strumeuses, puisque les physiologistes les plus distingués ne sont point d'accord sur les bases qu'il faut donner au tempérament lymphatique ? Il est vrai, tous admettent que dans ce tempérament il y a prédominance des vaisseaux blancs : mais MM. *Hallé* et *Richerand*,

veulent qu'il y ait inertie et en même temps excès du système lymphatique sur le sanguin, tandis que M. *Broussais* attribue ce tempérament à la prédominance et à l'énergie des vaisseaux blancs; et enfin M. *Rostan* veut que MM. *Hallé, Richerand, Broussais* aient pris l'effet pour la cause, et il part de là pour dire que le tempérament lymphatique existe toutes les fois que chez un individu il y a de la langueur dans les appareils et les fonctions de la digestion, de la circulation, de la respiration, des fonctions encéphaliques, de la locomotion et de la génération. Avec M. *Rostan*, j'admets qu'il y a chez les lymphatiques langueur de la digestion, de la circulation, de la respiration; mais je m'inscris contre son assertion qu'il y a langueur des fonctions cérébrales et locomotrices. On voit, en effet, un assez grand nombre de lymphatiques montrer une sagacité rare pour les conceptions de l'esprit; et même dans les colléges ce sont, en général, de pareils individus qui brillent, parce que leurs facultés intellectuelles sont plus précoces. Je reviens au tempérament lymphatique, et je dis avec M. *Rostan*, qu'il est caractérisé par la faiblesse des appareils des fonctions organiques; mais ces appareils n'existent qu'autant qu'un ou plusieurs organes les forment; et s'il y a langueur dans les fonctions, ce n'est pas à elles qu'il faut s'en prendre, mais bien aux organes; car on ne connaît une fonction que par des résultats, et ceux-ci ne sont dus qu'aux mouvemens combinés d'une série d'organes ou d'un seul organe.

C'est donc aux organes qu'il faut demander: pourquoi avez-vous de la langueur?

Il paraîtra sans doute étrange que je me sois fait une pareille question, et surtout que j'aie cherché à la résoudre. Cependant j'ai cru que ce n'était pas une chose indifférente que de parvenir à cette solution, si toutefois la chose est possible. Au demeurant, voici la manière dont j'ai raisonné.

§. I.er

L'espèce humaine se divise naturellement en *races* et en *sexe*. Outre ces différences, il en est d'autres communes à l'espèce entière; ce sont les âges, et dans ces derniers on reconnaît certaines différences individuelles, que l'on nomme *tempéramens*, *constitutions*, *idiosyncrasies*.

§. II.

L'enfant est loin de posséder l'entier développement où il doit parvenir à l'âge adulte; ses organes, et par conséquent son organisme entier, présentent une période d'imperfection. Eh bien! dans le cours de cette période, nous voyons que le sang est séreux, que les fluides abondent, que le tissu cellulaire, qui deviendra dense et serré, est chez lui très-spongieux. Non-seulement il forme l'enveloppe de tout le corps, de tous les organes; non-seulement il se place entre les lames des fibres musculaires, mais encore il est l'organe générateur de tous les tissus: or, ce tissu cellulaire est le siége d'une sécrétion perspiratoire, très-abondante, est l'organe essentiel de l'absorption, et jouit de trois propriétés, tonicité, hygrométricité et faculté d'être raccourci par les agens extérieurs. (*De Blainville*).

Béclard pense même que l'hypothèse la plus raisonnable sur le siége de la nutrition est celle qui admet que la matière nutritive est déposée hors des vaisseaux, dans la substance cellulaire qui fait la base des organes, pour leur être assimilée, et qu'il est ainsi l'organe essentiel de la nutrition. A cela ajoutons que la contraction tonique de ce tissu est l'agent qui pousse la sérosité qui l'abreuve, dans les vaisseaux.

Tous les médecins sont d'accord que chez l'enfant il y a prédominance du système nerveux, et que la plupart des maladies des enfans reconnaissent pour causes organiques la fréquence et l'énergie d'action de ce système. De là les spasmes, les convulsions, etc.

Cette grande somme de sensibilité répandue chez eux soutient, à mon avis, la tonicité de tous les organes, maintient un certain équilibre dans toutes les forces diverses qui sont réparties aux différens tissus, et par ce moyen la circulation est accélérée dans tout l'organisme. L'accumulation des matériaux qui doivent être exhalés est empêchée; les absorptions, les sécrétions se font avec facilité.

En est-il de même chez l'enfant qui possède le tempérament que l'on nomme *lymphatique?* Et non sans doute: ici nous avons abondance, stase de fluides séreux ou lymphatiques; les chairs sont molles, lâches; le pouls est lent, faible; toutes les actions vitales sont languissantes. Il me semble qu'un pareil état ne tient qu'à une imperfection quelconque de l'organisme. Allons plus loin.

§. III.

Nous savons que le sang est l'excitateur de tous les organes, et qu'il leur apporte les matériaux au moyen desquels ils doivent se nourrir; que le système veineux est chargé de rapporter au cœur le sang noir qui vient de tous les organes. Quant au système lymphatique, quelle que soit l'obscurité qui règne encore sur la fonction de l'absorption, quelles que soient les hypothèses qui aient été données pour expliquer la formation de la lymphe, il n'en est pas moins vrai que les vaisseaux lymphatiques charrient un fluide particulier qui a été puisé soit dans le produit des exhalations, nutritions, sécrétions, ou dans les fluides ambians; d'une autre part, nous avons un fluide particulier que l'on nomme *chyle*, et qui a été fabriqué au moyen des alimens introduits dans l'estomac par des organes inconnus, que l'on nomme *absorbans lactés:* tels sont les matériaux qui, portés dans les poumons, formeront à la suite de l'hématose le sang réparateur et excitable.

§. IV.

On voudra bien m'accorder que les nerfs sont nécessaires non-seulement aux fonctions de relation, mais encore aux fonctions organiques. L'anatomie comparée nous enseigne que le système nerveux, cérébral et spinal n'est pas nécessaire pour qu'un animal jouisse de la vie; et quant à l'homme, M. *Lallemand*, professeur à l'école de médecine de Montpellier, a cité, dans sa thèse inaugurale, des faits qui prouvent que des fœtus humains sont venus à terme quoi qu'il n'existât ni système nerveux cérébral ni spinal. Je sais bien que dans les cas cités par ce professeur, les nerfs de relation existaient, mais au moins il me paraît certain que les fœtus ont pris un accroissement naturel sans action de la masse cérébrale et spinale. D'ailleurs, un grand nombre de physiologistes pensent que le trisplanchnique préside à l'acte de la nutrition; et tous les anatomistes, du reste, sont d'accord que ce nerf enveloppe de ses filets nerveux toutes les artères, qu'il se divise comme elles, et pénètre ainsi jusqu'au système capillaire. Ce qui, à mon avis, pourrait appuyer (quoique d'une manière fort imparfaite) l'opinion des physiologistes qui admettent que le trisplanchnique a sous sa dépendance la nutrition, c'est que si tout le système nerveux concourait à ce but, les organes où il se rendrait le plus de nerfs devraient être les mieux nourris, d'après cette loi si souvent répétée, *Ubi stimulus, ibi affluxus*) : mais tant s'en faut; si l'on vient à couper tous les nerfs qui se rendent à un membre, la nutrition n'en a pas moins lieu, seulement le membre s'atrophie faute d'exercice. D'une autre part, M. *Dupuy d'Alfort*, a fait en présence de M. *Dupuytren*, et à plusieurs reprises, l'ablation du ganglion cervical supérieur sur des chevaux; et il a obtenu pour résultats constans un amaigrissement général avec infiltration; ce qui du moins peut porter à croire que dans l'acte de la nutrition le trisplanchnique n'est pas passif.

§ V.

Maintenant je pense, avec M. *Lamarck*, que l'innervation est d'autant plus active que l'excitation produite par les corps qui nous environnent ou les fluides qui sont en nous stimulent davantage et les nerfs et les tissus.

Je pense aussi que le système des organes digestifs a des rapports immédiats avec celui des organes de mouvement, et que les forces digestives sont, en général, d'autant plus puissantes que la respiration est plus complète. Si l'hématose consiste dans le rapprochement de l'oxygène avec le sang dans l'intérieur des poumons, il me semble que ce rapprochement n'est pas seulement chimique : il se passe là une action vitale qui doit être soumise à l'incitabilité, qui tire elle-même son action du fluide nerveux. Quoi qu'il en soit, pour que le sang soit riche en principes nutritifs et excitables, il faut que le chyle, produit par l'action des organes digestifs sur les substances alimentaires, contienne lui-même des principes assez abondans pour réparer les pertes faites par l'animal. Or le sang ne nourrit les parties qu'il arrose que par les molécules qui se séparent de sa masse dans le même temps que d'autres molécules abandonnent les mêmes parties pour retourner à la masse du sang par les vaisseaux lymphatiques; et cette lymphe qui entrera dans la composition du sang artériel doit se ressentir de l'état des matériaux qui ont été transformés en elle par les vaisseaux absorbans. Tout porte donc à penser que dans la profondeur de nos organes il se passe des mouvemens continuels de transformation de fluides en solides, et de solides en fluides. Mais aussi je suis disposé à croire que dans ces transformations, le système nerveux, quoiqu'on en ait dit, y est pour quelque chose; il s'y fait, comme dit M. *Broussais*, une chimie vivante, expression impropre peut-être, mais qui du moins fait sentir que dans de pareils actes le parenchyme organique loin d'être passif est constamment actif. Et je pense, malgré l'opinion de

M. *Broussais*, que cette action est soumise à l'influence nerveuse, et doit varier suivant que cette influence est plus ou moins marquée.

§. VI.

Si toutes les propositions que j'ai émises dans les paragraphes ci-dessus sont justes, il me paraît dès-lors que les systèmes artériel et nerveux sont les deux systèmes dans l'économie animale qui jouent les plus beaux rôles. Que si l'un apporte les matériaux qui doivent servir aux exhalations, à la nutrition, à l'absorption, aux sécrétions, l'autre donne à nos organes le pouvoir de remplir leurs fonctions. Or, (et je ne parle que des fonctions organiques) si les organes qui constituent leur appareil sont forts ou faibles, cela ne pourra être qu'autant que le sang qui leur parviendra sera, ou ne sera pas riche en matériaux nutritifs et excitans, et qu'en outre il leur sera fourni plus ou moins d'innervation. De là j'infère que s'il y a des rapports mutuels entre ces deux systèmes, la vie organique est soumise à leur influence réciproque, et que toutes les fois qu'ils se contrebalanceront, tellement qu'aucun d'eux n'empiètera sur l'autre, il en résultera une harmonie d'action qui caractérise l'état de santé. Mais lorsque cet équilibre si nécessaire est rompu, les moindres causes produisent des désordres et des maladies plus ou moins graves. Maintenant si je prouve que toutes les causes qui, d'après les auteurs les plus recommandables, déterminent la constitution scrophuleuse, que toutes ces causes, dis-je, tendent à enlever aux tissus et au système nerveux leur énergie; si je montre en outre que dans ces causes il en est qui agissent en privant le sang d'une quantité trop grande de matériaux nutritifs pour qu'une bonne nutrition puisse avoir lieu, j'aurai, je pense, démontré que, chez l'homme, où l'organisation est des plus complexes, les fonctions sont faibles, parce que les organes le sont eux-mêmes, et que ceux-ci ne peuvent être faibles, dans l'état normal qu'autant que le fluide sanguin qui leur parvient ne fournit pas au parenchyme nutritif, des matériaux assimilables

en assez grande abondance ; que ce fluide ne stimule pas assez les organes, ou parce que l'innervation qui leur parvient n'a pas l'énergie convenable.

CAUSES DE LA CONSTITUTION SCROPHULEUSE.

Prédisposantes organiques.

L'enfance, le sexe féminin, le tempérament lymphatique, une constitution faible, délicate.

Hérédité. Des faits trop nombreux prouvent, d'une manière à ne laisser aucun doute, que les affections strumeuses sont héréditaires. Mais par ce mot, j'entends seulement que l'enfant apporte en naissant une disposition particulière de l'économie qui rend le corps humain plus susceptible de certaines impressions, et qui fait qu'il éprouve plutôt une maladie qu'une autre. On pourrait, ce me semble, s'expliquer, jusqu'à un certain point, cette susceptibilité organique qui fait que l'on acquiert les mêmes maladies que ceux à qui nous devons la vie. En effet, si les expériences de M. *Dumas*, de Genève, méritent qu'on ait pour elles une certaine foi, on serait porté à croire que l'hérédité est due à l'action du système nerveux. Car M. *Dumas* pense que les animalcules spermatiques, qui, selon lui, sont les agens de la fécondation, ne sont autre chose que les rudimens du système nerveux de l'embryon. Dès-lors, comme le remarque M. *Adelon*, « l'innervation serait générale à toutes les « fonctions, fonderait la condition première de la vie, et dès qu'un « système nerveux entrerait dans le plan d'organisation d'un être vi- « vant, ce système deviendrait l'agent producteur ou conducteur du « principe, quel qu'il soit, qui fait produire à la matière des phéno- « mènes vitaux. » En outre, comme on l'a dit depuis long-temps, le germe doit nécessairement participer de la nature organique de l'individu chez lequel il se forme. On peut ainsi se rendre compte, d'une manière assez satisfaisante, de ces faits de notoriété vulgaire,

que les parens transmettent à leurs enfans une disposition particulière à avoir les mêmes maladies qu'eux. Aussi l'intérêt de l'humaine espèce exigerait-il que dans les associations matrimoniales on apportât une sévérité des plus grandes dans l'acte de la copulation. Ainsi l'abus des plaisirs vénériens, énerve l'âme et le corps ; et comment serait-on étonné alors de voir des enfans naître victimes des déréglemens des mœurs de leurs parens? *Lalouette* pensait que la fécondation pendant l'époque menstruelle, le mariage entre des individus trop jeunes ou trop vieux, les accidens qui surviennent pendant la gestation pouvaient contribuer, quoique d'une manière indirecte, à la production des scrophules. Et quel médecin n'a observé qu'une femme, qui, trop jeune encore, devient mère, donne le jour à des enfans faibles, malingres, souvent scrophuleux? Elle a, en effet, à peine traversé les orages de la puberté ; ses organes, et surtout les génitaux, sont délicats ; sa susceptibilité est grande ; son accroissement n'est pas toujours achevé : et vous espérez qu'elle pourra fournir les matériaux nutritifs nécessaires au développement du fœtus qui a pris racine chez elle? Je ne le pense pas. Mais à ces causes on en ajoute d'autres qui sont hors de nous, et qui furent, à cause de cela, appelées, improprement par les anciens *choses non naturelles* Hallé, dans sa belle classification de la matière de l'hygiène, en a fait six classes. Je vais les examiner les unes après les autres. Je tâcherai de montrer leur action sur l'économie, je ferai mes efforts pour qu'on puisse sentir qu'elles agissent toutes en détériorant l'organisme, et s'il m'arrive de tirer quelques conséquences de ces aperçus, ce sera dans l'intention de prouver que la constitution scrophuleuse se développe sous l'influence destructive des choses de l'hygiène.

Causes prédisposantes extérieures.

Circumfusa. L'étude de cette première classe est des plus importantes. Tout ce qui agit sur l'homme par une influence extérieure et générale entre dans son domaine. Les lieux où l'on trouve le plus

de scrophuleux sont les pays septentrionaux, marécageux : l'Angleterre, la Hollande; en France, la Bretagne, le Languedoc, les Cévennes, le Cantal, la Haute-Loire. En général, dans ces contrées, le froid humide règne six à sept mois de l'année. Mais ce n'est pas la seule cause qui donne naissance à tant de scrophuleux : la nourriture, comme je le dirai plus tard, y est pour beaucoup. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'une atmosphère chargée d'humidité, presque constamment, doit débiliter nos tissus, les jeter dans un état d'atonie. Cette action, de la part de l'atmosphère, sur l'économie, doit être énergique dans les lieux bas, situés aux pieds des montagnes ; là où les brouillards se voient fréquemment, où les eaux sont croupissantes. Je pense que la peau doit alors se laisser ramollir, que la fibre musculaire doit devenir faible, que l'exhalation cutanée doit être diminuée, tandis que sa force absorbante sera augmentée ; car, formée principalement de tissu cellulaire, l'hygrométricité appartient, jusqu'à un certain point, à l'organe cutané. En outre l'estomac remplira mal ses fonctions, les forces digestives perdront de leur énergie, de leur vitalité; l'hématose elle-même ne sera-t-elle pas viciée? et le sang artériel sera-t-il aussi excitable? C'est sous l'influence d'un air froid et humide que les grives et les ortolans, au rapport des chasseurs, deviennent promptement gras. Le développement de la graisse, dit *Lorry*, suppose toujours plus ou moins de relâchement et de faiblesse dans la constitution du corps. Voyez, au contraire, l'air froid et sec augmenter la tonicité des tissus, donner de la force, de l'énergie à tous les organes.

Le calorique, qui paraît être avec l'électricité la cause immédiate de la vie, n'est-il pas l'excitant principal de tous les organes? Leur vitalité est même augmentée jusqu'à l'inflammation, s'il y a une trop forte élévation de température. On voit, au contraire, languir toutes les fonctions si le froid est trop actif. Alors la transpiration cutanée est arrêtée ; la fibre se contracte, se reserre ; la circulation vers la périphérie du corps est empêchée; l'accroissement

souvent est arrêté. Nous voyons même que les habitans des contrées septentrionnales, où le froid n'est pas constant et insupportable, être grands, blonds et d'un teint très-blanc ; l'habitant du Midi est brun, sec, très-irritable et petit. Et relativement aux maladies scrophuleuses, le calorique, à ce qu'il paraît, peut devenir de la plus grande utilité. *Bordeu* et M. *Baumes* nous disent que des ulcères scrophuleux se cicatrisaient en été, pour revenir en automne.

La lumière doit avoir aussi sur l'homme une action des plus bienfaisantes ; cette action est tonique : elle stimule la fibre, elle excite tout l'organisme. M. *Richerand*, parle quelque part de plusieurs prisonniers qui, après avoir été renfermés long-temps dans des cachots où la lumière ne parvenait pas, devinrent scrophuleux. Voyez la plante qui végète dans une cave, elle cherche la lumière ; la partie qui sortira par un soupirail sera verte, l'autre partie qui ne jouira pas des bienfaits des rayons lumineux restera blanche, molle, abreuvée de sucs : elle sera, comme on dit, *étiolée*. L'homme et surtout l'enfant ne peuvent-ils pas aussi s'étioler ? Si l'homme sain peut se passer pendant un certain temps d'un pareil excitant sans en ressentir de grands désavantages, la personne convalescente ou faible en retirera, au contraire, les plus grands bienfaits. Tous les médecins ne recommandent-ils pas qu'on place les scrophuleux non à l'ombre, mais bien sous les rayons du soleil ? Tous ne recommandent-ils pas l'insolation, et n'en obtiennent-ils pas des résultats avantageux ? Nous voyons donc que le manque de lumière peut produire l'atonie de nos tissus.

Électricité. D'après le célèbre voyageur *de Humboldt*, le manque d'électricité est une des causes puissantes de scrophule : on conçoit, en effet, que dans les pays où l'atmosphère est constamment chargée d'humidité à son summum, l'eau étant un excellent conducteur relativement à l'air sec, l'électricicité répandue dans l'atmosphère doit facilement être en communication avec le sol, et par conséquent les phénomènes électriques sont dans ces contrées presque

nuls, puisque l'humidité y est presque constante. Et comme l'électricité, pour le système nerveux, est un des stimulans les plus actifs, que son effet immédiat est d'activer tous les mouvemens vitaux; et comme un grand nombre de faits semblent établir que le fluide galvanique peut aussi bien que le fluide nerveux présider à une bonne digestion, il s'en suit, ce me semble, que l'action du fluide électrique sur l'économie doit être des plus grandes. Qui ne connaît les résultats avantageux qu'on a obtenus de l'emploi de l'électricité sur les tumeurs scrophuleuses!

Si maintenant nous examinions les lieux, les eaux, les habitations, les climats, objets si bien traités par *Hippocrate*, nous verrions qu'ils agisssent sur l'homme d'une manière assez énergique pour déterminer chez lui une complexion organique différente de celle qu'il avait, une prédisposition à des maladies particulières. L'enfant d'une grande ville, enfermé dans une rue étroite, où l'air circule difficilement, où l'humidité est continuelle, où le soleil ne paraît que quelques instans, où les vents n'existent jamais, aura une organisation bien différente de celui qui habite Montmorenci, par exemple; l'un est étiolé, languisssant; l'autre est vif, alerte, sanguin. A coup sûr ces deux individus ne seront pas sujets aux mêmes maladies.

Applicata. Il est facile de concevoir que la saleté de la peau, chez l'adulte, comme chez l'enfant, doit empêcher la transpiration cutanée; et, cet émonctoire n'ayant pas lieu, c'est autant de gagné pour l'absorption interne. Il en sera de même pour les vêtemens, que l'enfant soit mal vêtu ou ait des vêtemens peu appropriés à la saison: que celle-ci soit froide, la peau, si on n'a pas le soin de la couvrir suffisamment, fera mal ses fonctions. Je crois même que certains symptômes scrophuleux sont souvent dus à de pareils manques de précautions hygiéniques. Ainsi les poumons et la peau étant en relation très-intime, l'un peut devenir le vicaire de l'autre; mais aussi que la peau sente trop vivement le froid, les membranes muqueuses des bronches s'irriteront facilement. De là, chez le lymphatique,

il y a peu loin à l'engorgement des ganglions. Et s'il arrive si fréquemment que les glandes du cou s'engorgent chez les scrophuleux, cela peut tenir à ce que ces parties ne sont que peu couvertes. Le froid agissant là plus aisément que partout ailleurs, les ganglions qui sont au-dessous en ressentent l'influence.

Ingesta. C'est surtout sur les alimens que le médecin doit porter son attention, s'il veut non-seulement prévenir la constitution scrophuleuse, mais encore la détruire. Boerhaave nous dit : *Humoris depravatio oritur, ab assumptis quæ à virtute mutante in nobis non possunt assimilari, non restituendis. Qualia cibi farinacei, leguminosi, crassi, fibrosi, pingues, acres, viscosi, aquosi,* etc. L'homme peut se nourrir, former du chyle avec des alimens qui donnés à l'enfant lui deviendront nuisibles; ainsi la mauvaise qualité des substances alimentaires, leur trop grande quantité, surtout dans le jeune âge, peuvent être regardées comme cause d'un très-grand nombre de maladies. Mais l'usage constant du pain de seigle mal préparé, du laitage souvent acide, des pommes de terre, et, pour un nourrisson, des bouillies mal faites, doivent être des causes puissantes de scrophules. Il faut craindre chez eux l'emploi trop hâté des farineux; qu'espérer d'un aliment composé d'une farine de seigle ou d'orge que l'on fait cuire après l'avoir délayée dans de l'eau ou du lait? C'est en parlant d'une telle nourriture qu'*Ettmuller* s'écrie : « C'est de la colle que vous donnez à votre enfant ; elle est plutôt faite pour des colleurs de livres que pour lui.» Dans le fait, un pareil aliment est-il susceptible de stimuler les organes gastriques de manière que ceux-ci puissent en retirer un chyle nutritif?

Le département de la Haute-Loire nourrit un si grand nombre de scrophuleux, qu'il ne sera sans doute pas inutile de placer ici la manière de vivre de l'habitant : un pain noir mal préparé, mal cuit, susceptible de se moisir facilement (1); la soupe de pommes de terre ou de choux; du fromage à peine fait, le lait, le petit-lait; quelques légumes farineux tels que les haricots secs, les pois et

(1) Et si la farine qui a servi à le faire a été passée au tamis, ce n'est que

surtout la pomme de terre bouillie, sont les seuls alimens du paysan. Les plus riches cependant usent de temps à autre de beurre salé, ainsi que de quelques morceaux de lard qui ont déjà servi à faire la soupe; du reste, ce n'est que très-rarement qu'ils servent sur leurs tables quelques viandes fraîches, qui souvent sont même de mauvaise qualité. La boisson de tous les jours est l'eau; elle est presque en tous lieux limpide, bien aérée, bien battue, ne contenant pas du phosphate de chaux en trop grande quantité. Mais pendant l'hiver, tandis qu'à la montagne le paysan est assiégé par le froid, la neige encombre sa demeure, les rivières, les fontaines sont glacées, et c'est l'eau de la neige, qu'il fait fondre, qui sert à ses besoins journaliers. La femme, dans le cours de la grossesse, ne prend pas de meilleurs alimens, et cependant elle donne naissance à un fœtus d'une bonne organisation; mais vient l'allaitement, et comme la mère n'interrompt jamais le cours de ses pénibles et continuels travaux, et qu'elle ne prend pas une nourriture plus substantielle que son mari, peut-elle donner alors à son nourrisson un lait susceptible de former du bon chyle? L'enfant, pendant le temps qu'il n'a que peu de mois, ne quitte point sa mère; il est porté par elle au milieu des champs: là, s'il a besoin du sein, on le lui donne. Bientôt il croît, on le laisse au logis: l'enfant crie, la mère est éloignée. Alors, pour appaiser ses cris; sa faim; la première personne qui l'entend, lui donne à boire du lait de vache, plus souvent du petit-lait. Puis, afin de l'endormir, non-seulemens on le berce, mais encore on introduit dans son estomac des pommes de terres cuites à l'eau, et réduites en pâtée au moyen du lait.

Le danger est bien plus grand pour ces enfans que la misère ou une coupable honte forcent à livrer à la commisération des hospices; quelques soins que les sœurs hospitalières prennent à n'avoir que des nourrices jeunes, bonnes, elles sont forcées néan-

---

pour enlever le son le plus gros; rarement cette farine est celle du froment, presque toujours c'est celle du seigle, quelquefois celle de l'avoine ou de l'orge.

moins d'abandonner ces enfans, vu le grand nombre, à des nourrices mercenaires qui allaitent depuis huit à quinze mois. Ainsi à des enfans qui comptent peu de jours de naissance, elles donnent un lait qui souvent est pour eux beaucoup trop ancien. Et si l'incurie était grande lorsqu'il a fallu que le paysan nourrît son enfant, pense-t-on que ceux qui lui sont totalement étrangers recevront de sa part plus de soins ? Cependant l'enfant a traversé les orages de la première dentition ; le voilà à l'âge de quatre ou cinq ans, il faut qu'il soit utile (les enfans sont la fortune du paysan) ; il use alors de la même nourriture que l'homme adulte ; avec lui se lève dès l'aube du jour, et si par hasard les fatigues de la veille l'avaient plongé dans un sommeil trop profond, n'importe, il faut qu'il en soit tiré, car son travail est nécessaire. Mal vêtu, livré aux vicissitudes atmosphériques, mangeant tout ce qui tombe sous sa main ; il se gorge, dès qu'il en trouve l'occasion, de fruits mucilagineux et crus, tels que la carotte, les pois, la betterave ; j'en dirai autant des fruits acidulés, peu mûrs : et qui ignore que de tels alimens rendent l'individu débile, mou, que cette nourriture fournit peu de chyle, qu'elle entretient dans nos tissus une assimilation languissante. Quant aux fruits verts, les principes acides qui y abondent résistent à l'action de l'estomac et corrompent les effets d'une bonne digestion.

Excreta. Dans cette classe se trouvent les exhalations, les sécrétions, les perspirations des différentes membranes muqueuses ; on y place aussi des suppressions morbides telles que celles d'une diarrhée, la dessiccation trop prompte des croûtes laiteuses, ainsi que de toutes autres éruptions salutaires qui surviennent dans l'enfance. Je ne parlerai dans cet article que des feces, attendu qu'ayant déjà parlé des exhalations et des perspirations, ce serait me répéter sans avantage. Les déjections alvines, ordinairement solides, sont souvent liquides chez les enfans. Dérivées des alimens qui ont été altérés par l'action digestive, elles sont continuellement mêlées à des fluides fournis par le canal digestif, et comme ce canal, chez l'en-

fant, est toujours très-irritable, qu'il est souvent le siége de coliques plus ou moins vives, que souvent chez lui les vers sont en abondance ; il s'en suit que les matières fécales sont la plupart du temps peu solides, que même elles sont mélangées à des glaires. C'est alors que les nourrices, dans des intentions fort bonnes sans doute, administrent soit des excitans pour détruire les vers, soit des purgatifs pour faire disparaître cette teinte verdâtre de bile qui se trouve mêlée aux matières fécales. Au lieu d'obtenir la guérison, la matière verte est-elle rendue en plus grande abondance, la commère ordonne alors d'augmenter la dose de la purgation. On voit des nourrices abuser de l'emploi du sirop de chicorée, et je ne balance pas à admettre que de tels moyens, en concentrant les forces vitales vers les organes gastriques, peuvent avec le temps déterminer des affections de ces orgaues, par suite l'engorgement des glandes du mésentère. D'une autre part, il peut aussi arriver que les excrémens ne soient pas rendus : cela peut tenir soit à la faiblesse péristaltique du canal digestif, soit à une irritation de ce canal ; les coliques peuvent être très-vives, et cependant, comme on s'aperçoit que les matières fécales ne sont pas expulsées, alors souvent, sans examiner à quelle cause cela est dû, on administre des lavemens, des purgatifs, du sirop de chicoree. Je suis loin de penser que les purgatifs ne puissent pas être très-utiles à l'enfant; mais, tout en s'en servant, faut-il encore les employer à propos, et savoir choisir dans le nombre ceux qui conviennent.

Je ne parle pas dans les excreta du fluide spermatique, parce qu'à l'époque où cette sécrétion commence, il se fait dans l'organisme une modification telle que le plus grand nombre des maladies scrophuleuses disparaît, et ce que j'ai à en dire, je le renvoie un peu plus loin ; j'en dis autant des menstrues. Il est de fait toutefois que les enfans qui se livrent à l'onanisme sont susceptibles de tomber promptement dans un état scrophuleux ; chez eux, comme on l'a remarqué depuis fort long-temps, les os sont plus souvent attaqués

que les autres organes. Il est difficile de pouvoir se rendre compte de ce phénomène, il n'en existe pas moins; je le note, et comme c'est le système nerveux qui, dans de pareils actes est ébranlé, n'aurait-on pas quelques droits à penser que de telles affections sont souvent dues à une modification du système nerveux.

Acta. Ce n'est pas au lymphatique que l'exercice doit être nuisible, car rarement il s'y livre de manière à en devenir malade: si l'on avait cependant créé la gymnastique pour un seul tempérament, le lymphatique, dans un intérêt bien entendu, devrait bénir cette institution. Le repos, tant moral que physique, auquel il est si enclin, lui devient des plus nuisibles. Au Puy, vingt femmes se réunissent dans une chambre étroite: là, toute la journée, occupées à faire de la dentelle, elles restent assises, ne faisant exécuter au corps entier d'autre mouvement que ceux des doigts et de la langue. Aussi parmi ces dentellières on peut compter un bon nombre de rachitiques, et quant aux jeunes filles qui se livrent à des travaux aussi peu fatigans, et qui demandent si peu d'exercice, elles sont souvent atteintes de gourmes, d'ophthalmies, d'écrouelles.

Le sommeil a une influence des plus marquée sur l'homme, il est le réparateur par excellence des forces épuisées : mais si l'individu qui ne fait en ce genre aucune perte, se livre avec excès aux douceurs qu'il peut trouver dans le repos du lit, alors les solides s'affaiblissent; l'innervation, la circulation se ralentissent; les mouvemens organiques des viscères tombent dans une funeste inertie. Cependant l'exhalation séreuse du tissu cellulaire paraît s'augmenter, une bouffissure générale se manifeste, et cela ne peut tenir qu'à un manque de tonicité du tissu cellulaire, qui n'a pas assez d'énergie pour pousser cette sérosité dans les vaisseaux absorbans.

Animi pathemata. L'effet des passions tristes est de pervertir les fonctions des organes épigastriques, mais elles n'agissent sur eux, dit *Lobstein*, que secondairement; c'est d'abord le plexus solaire

qui reçoit l'impression. L'enfant, comme l'homme adulte, est susceptible de passions; la colère, la honte, la douleur, peuvent s'enraciner chez lui. La circulation alors est tantôt activée, tantôt arrêtée; les soupirs sortent d'une poitrine oppressée, les digestions se font mal; partant, quel chyle réparateur peut être fourni? Aussi la nutrition languit, l'imagination créant des chimères; les phénomènes de taciturnité, de nostalgie, se prononcent; l'expansion nerveuse ne se fait point sentir dans toute l'économie, elle se concentre tout entière dans un des organes de la vie, et y produit des ravages souvent profonds. La manière d'élever les enfans doit beaucoup contribuer à leur santé. Qu'un maître soit injuste à leur egard, qu'il les tienne sans cesse en présence des châtimens nombreux qu'il est prêt à leur prodiguer, soyez sûr alors que la crainte, la gêne, souvent la honte du châtiment qui leur est infligé, seront susceptibles de produire des résultats très-nuisibles à la santé de ces jeunes êtres, et même pourront déterminer la constitution scrophuleuse.

Je me suis étendu longuement sur l'histoire des causes générales et communes, parce que je suis tout-à-fait disposé à croire que seules elles déterminent la constitution scrophuleuse, que plus elles sont nombreuses, et leur action plus long-temps prolongée, plus aussi l'impression sera forte. La constitution strumeuse se trouve endémique dans certains lieux où ces causes existent, tandis qu'à l'opposite, où on ne les rencontre pas, on ne trouve pas non plus cette affection. Il me semble certain dès-lors que les strumes sortent d'un ensemble de causes qui ont tendu au même but : toutes elles sont débilitantes; et quoiqu'elles agissent sur l'organisme en entier, il n'en est pas moins vrai, suivant moi, qu'elles obtiennent pour résultats constans : 1.° l'appauvrissement du sang; 2.° une langueur de l'irritabilité organique; 3.° l'affaiblissement de la fonction de l'innervation. Remarquons en effet que si les solides forment les fluides, ceux-ci à leur tour forment les solides. N'est-il pas certain que le sang artériel est formé de matériaux divers; or, si ces matériaux sont de mauvaise nature, ce sang, grâces à l hématose, jouira-t-il des mêmes

propriétés que si ceux qui ont servi à le constituer sont riches en principes assimilables? Il sera sans doute difficile de parvenir à éclaircir dans quelle circonstance le sang est susceptible de réparer les pertes faites, et dans quel cas il ne l'est pas. Cependant regardez ce gastronome, examinez ce cénobite, et jugez.

Mais est-ce seulement le sang, qui, peu riche en matériaux nutritifs et excitables, deviendra par cela même cause produtrice de la constitution scrophuleuse? Sans doute : mais tous les fluides animaux, dit M. *Cuvier*, étant tirés du sang par sécrétion, il n'y a pas à douter que le fluide nerveux ne soit dans le même cas, ni que la matière médullaire ne le sécrète. Cette autorité si puissante ne me permet pas de douter; seulement je dirai que la cause excitatrice, d'après M. *Lamarck*, est répandue dans les milieux divers dans lesquels sont plongés les êtres vivans, que pour les plus simples de ces êtres, cette cause qui est probablement un mélange de lumière et de fluide électrique, pénètre sans cesse du milieu ambiant dans le corps de ces êtres pour y entretenir la vie, et même pour la commencer ; mais qu'indépendamment de ce qui leur en est fourni par les milieux dans lesquels ils sont placés, les animaux supérieurs ont en eux un moyen de la développer toujours.

§. I^er.

Les phénomènes vitaux se trouvent donc renfermés dans un cercle. Les objets extérieurs agissent sur nos solides, les stimulent; ceux-ci à leur tour forment les fluides qui sont chargés d'apporter à nos organes des matériaux nutritifs et excitans ; mais si les agens extérieurs et le sang ne sont pas assez actifs pour stimuler nos organes, il s'en suivra de toute nécessité, que tout l'organisme languira, et que toutes les fonctions seront par cela même languissantes. Si vous voulez détruire cette langueur, vous serez obligé d'enlever les causes affaiblissantes, pour les remplacer par celles qui ont le pouvoir de ranimer les forces. Ainsi l'empirisme, basé sur des faits nombreux,

exige que la constitution scrophuleuse soit détruite par les excitans. Ceux-ci doivent non pas être puisés seulement dans les médicamens, mais bien dans l'emploi des choses de l'hygiène. Il faut ici imiter les méthodistes, qui cherchaient les moyens de guérison dans les choses les plus simples. A coup sûr si vous transportez un individu des montagnes du Velay, où l'atmosphère est pendant plusieurs mois de l'année humide et froide, dans une contrée où l'air sera sec, vif et chaud; qu'au lieu des alimens mal sains, et en petite quantité, dont il faisait usage, vous lui en donniez d'autres plus nutritifs; que chez lui la transpiration cutanée soit accélérée, ou par le calorique répandu dans l'atmosphère, ou par des frictions sèches, je pense dès-lors que la constitution de l'individu disparaîtra facilement. Les pharmacopées sont remplies de médicamens antiscrophuleux, et ces médicamens sont en général toniques, stimulans, sudorifiques; eh bien! comment agissent-ils sur l'économie? D'abord localement, puis sympathiquement, ou bien parce que leurs molécules absorbées vont porter leur stimulation dans tout l'organisme. Mais ils tendent toujours à réveiller l'énergie des organes, détruite par les causes générales. Ainsi, lorsqu'on ordonne des frictions avec l'alcohol camphré, ou tout autre topique, sur le trajet de la colonne vertébrale, on détermine une irritation qui se propage jusqu'à la moelle épinière. Et qui ignore que c'est dans cette moelle que vont plonger les racines postérieures du trisplanchnique, soit pour se mettre en communication avec les nerfs de relation, soit pour y puiser, comme l'admettent certains physiologistes, leur force d'innervation.

L'époque de la puberté, où presque toujours disparaît la constitution scrophuleuse, nous montre combien la sécrétion spermatique a sur l'économie de l'influence. Ce n'est pas seulement la partie morale et intellectuelle qui en reçoit de l'énergie; la nutrition est beaucoup plus active, les organes s'animalisent, les muscles contiennent plus de fibrine, le tissu nerveux devient plus dense; le sang, moins séreux, possède plus de globules rouges. L'âge de la puberté amène chez la femme un changement bien différent; les fonctions génitales

sont aussi chez elle entrées en action ; et cependant elle ne possède jamais cette force, cette énergie que la sécrétion spermatique donne à l'homme : il faut donc que cette sécrétion imprime au sang une modification excitante, sans laquelle l'homme conserverait, comme l'eunuque, la constitution d'un grand enfant.

§. II.

Mais ma tâche est loin d'être achevée. Dans l'état scrophuleux, les vaisseaux lymphatiques semblent couvrir toutes les parties ; les ganglions, plus gros, plus volumineux, abreuvés de liquide, semblent s'être multipliés ; tous les tissus blancs sont épanouis et pénétrés par des liquides abondans. Est-ce donc la réplétion du système lymphatique, qui, chez le scrophuleux, nuit à sa nutrition? C'est une chose qui me paraît avérée que les vaisseaux lymphatiques, aussi-bien que les ganglions, s'atrophient lorsque des fluides ne les traversent pas, tandis, au contraire, qu'ils se développent toutes les fois que beaucoup de matériaux se présentent à leurs bouches absorbantes. Ainsi les vaisseaux et les glandes lymphatiques se développent d'une manière étonnante dans le sein de la femme qui allaite, dans l'utérus de celle qui est en gestation, autour des ulcérations cancéreuses qui occupent une grande étendue. Faites cesser ses états naturels ou pathologiques, et les glandes ainsi que les vaisseaux lymphatiques diminueront. Est-ce seulement par imbibition que ce phénomène a lieu? Je ne le pense pas, car toute absorption lymphatique pourrait être regardée comme une imbibition. D'après cela, il me semble que si chez les scrophuleux les vaisseaux blancs prédominent dans toute l'économie tandis que l'appareil sanguin et les organes qu'il pénètre intimement sont émaciés et plongés dans l'inertie, cela ne doit pas tenir à l'action du système lymphatique, mais bien plutôt à ce que la nutrition n'est point énergique. Elle n'est point énergique, parce que le sang qui est déposé dans le parenchyme nutritif ne possède pas assez de matériaux assimilables et excitables, parce que l'irrita-

bilité sympathique ou locale est trop faible, parce que l'innervation elle-même n'est pas assez active. Alors sous de pareilles influences, le sang, peu riche en fibrine, en cruor, mais très-abondant en sérosité, abreuvera, macérera, s'il est permis de m'exprimer ainsi, les tissus, surtout le tissu cellulaire; et les vaisseaux absorbans, trouvant des fluides en quantité, les absorbent avec d'autant plus d'énergie que leur fonction est plus étendue et qu'ils font plus d'exercice. Chez l'enfant, le nombre des vaisseaux est d'autant plus grand que le corps est moins éloigné du moment de sa formation : eh bien ! voyez cet enfant au moment de sa naissance, l'air a frappé sa peau, a pénétré dans la poitrine, une hématose a eu lieu; et cette peau, qui était d'un blanc sale et bleuâtre, vient tout-à-coup à rougir. Que s'est-il passé? Le sang a été modifié par l'inspiration, la peau a été excitée par les corps ambians. Cette peau bientôt s'accoutumera à ces diverses impressions, et chez le lymphatique, elle deviendra blanche, molle; les tissus blancs prédomineront. La pathologie nous apprend que la plupart des tissus blancs sont susceptibles d'inflammation aiguë. Alors les parties qui en sont le siége sont traversées par des vaisseaux rouges en grand nombre. Ainsi un vésicatoire appliqué sur la peau d'un individu lymphatique, et enlevé avant que de la sérosité soit formée, laissera voir cette partie, il y a peu d'instans, blanche, actuellement rouge, enflammée. Qu'a-t-il fallu pour cela? Qu'une cause quelconque modifiât l'état de cette partie, de manière à y appeler une vive irritabilité, qui elle-même y a appelé des fluides. Il serait donc possible de passer ainsi en revue tous les tissus blancs, et nous verrions que tous ceux qui sont susceptibles d'irritation, seraient bientôt recouverts par des vaisseaux rouges, si les irritans étaient assez actifs pour cela. Mais s'ils le sont peu; l'irritabilité du lymphatique et surtout de celui qui porte la constitution scrophuleuse étant peu grande, le sang lui-même étant alors très-séreux, il s'ensuit de toute nécessité que les inflammations strumeuses ont presque constamment le caractère chronique, ou subaigu, pour parler le langage de M. *Broussais*.

Théorie des auteurs.

D'après ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, on peut assez bien se rendre compte de la marche lente que suivent les symptômes scrophuleux. Cependant il ne sera pas sans intérêt de connaître quelle a été l'opinion de ceux qui, jusqu'à nos jours, ont écrit sur ce sujet. *Hippocrate* dit que les scrophules sont dues à la pituite, *ex pituitâ oriuntur*. *Galien* partage l'opinion du vieillard de Cos. Et plus tard, l'humorisme étant la base de toutes les théories médicales, il ne fut plus question dans les écoles, pour expliquer la formation des maladies strumeuses, que de cachexies, de vices spécifiques, de levains, de virus, etc. Ainsi *Sauvages* disait, en parlant de scrophules : « Cette maladie dépend d'un certain vice de la lymphe « qui arrose les glandes conglobées, lequel, venant de naissance, « ne se dissipe que lorsque les forces digestives sont en état de le « corriger. »

Ambroise Paré regardait les strumes comme étant dues à une altération particulière de la pituite, qui devenait gipsée, grasse et visqueuse. *Cullen*, sans s'expliquer formellement sur les scrophules, dit, en parlant des impétigines, dans l'ordre desquelles sont rangées les scrophules : « Je trouve difficile de donner un caractère suffi- « samment correct et convenable de cet ordre : les maladies qui y « sont comprises dépendent la plupart de l'état dépravé de tous les « fluides ; ce qui donne lieu aux tumeurs ». La secte des médecins chimistes a émis aussi des idées à ce sujet : les uns veulent que les maladies scrophuleuses soient dues à une prédominance *de l'acide phosphorique* dans les humeurs; d'autres, *un principe acide qui coagule la lymphe*. M. *Baumes*, dans un livre qui a mérité les honneurs d'un prix académique, va beaucoup plus loin ; il dit : « Sans trop donner à l'opinion, on peut juger qu'un phénomène « prédominant dans les scrophules est la présence et l'aberration « d'un acide de nature phosphoreuse ou phosphorique, réagissant

« sur les sucs albumineux, qu'il tend à concréter, à dénaturer dans « le même temps que diminuent et s'affaiblissent les rapports que « le calorique et la lumière ont avec les humeurs et les parties so- « lides des corps vivans. » Ce me serait une chose fort facile que de faire une foule d'autres citations; mais j'en ai dit assez pour montrer les erreurs dans lesquelles l'homme se laisse facilement entraîner. Aujourd'hui si toutes ces théories sont loin de nous plaire; si elles nous paraissent même peu satisfaisantes, cela tient sans doute à ce que de pareilles explications sont assises sur des bases hétérogènes à la science de l'organisation. Mais à de telles théories sur les scrophules, je vais en présenter d'autres prises dans l'étude de l'organisme. *Bordeu*, dont M. *Baumes* n'a pas su suivre l'exemple dans cette circonstance, avait dit : « La cause immédiate des scrophules « est un suc nourricier mal travaillé et incapable de produire des « lames d'une flexibilité convenable, d'où provient un dérangement « dans l'ordre des mouvemens de l'économie animale. » (Mal. chr., p. 258.) Et, dans sa Dissertation sur les eaux de Barèges, p. 64, il s'exprime ainsi : « C'est une maladie générale du suc nourricier, « qui se démontre dans une partie plutôt que dans telle autre, « suivant la disposition particulière de cette partie, ou suivant les « directions du mouvement des vaisseaux et des nerfs, du mouvement « tonique de toutes les parties de la substance cellulaire qui ont acquis « la substance des membranes. » *Sæmmering* attribue l'affection strumeuse au relâchement et à la dilatation passive des vaisseaux absorbans; d'où résultent obstruction et relâchement des glandes absorbantes. MM. *Richerand* et *Alibert* professent la même opinion. *Hufeland* trouve la cause prochaine et essentielle des scrophules dans l'union d'un certain degré de faiblesse, d'atonie du système lymphatique à un état particulier d'actions, duquel naît une âcreté spécifique de la lymphe qui porte le nom d'*âcreté scrophuleuse*. *Chistophe Girtanner* a établi qu'il était impossible d'attribuer à la faiblesse du système lymphatique la cause de la maladie qui nous occupe, et qu'il fallait la chercher dans le développement et l'énergie

trop grande de ce système. M. *Broussais*, en parlant d'idées tout-à-fait différentes de celles de *Girtanner*, a émis à peu près la même opinion que lui, de telle sorte que les médecins de son école adoptent que ses scrophules sont dues à la sub-inflammation des vaisseaux blancs et des tissus du même nom. Mais laissons parler M. *Broussais* lui même : « Nous avons vu que la diathèse scrophuleuse a pour fondement une irritabilité anormale des tissus gélatineux, où la circulation sanguine est languissante, et une irritabilité très-prononcée des tissus qui, dans l'état normal, sont les moins irritables ; qu'en vertu de cette disposition ces tissus contractent de l'irritation, lorsque les stimulans ordinaires agissent sur l'économie; qu'ainsi irrités, ces tissus appellent de la lymphe, se gonflent, et éprouvent un mode de suppuration qui leur est particulier. Cette marche a du rapport avec l'inflammation sanguine, et cependant elle doit en être distinguée. » M. *Allard*, qui s'est occupé d'une manière spéciale des maladies du système lymphatique, regarde les scrophules comme le résultat de l'irritation des absorbans lymphatiques. Enfin, en 1819, un des élèves les plus distingués de l'école de Paris, M. *Lepelletier* soutint une thèse sur la nature des maladies scrophuleuses, et il en donne la définition suivante : « La constitution scrophuleuse simple, sans complication locale, consiste dans un état d'imperfection, dans l'élaboration et l'animalisation des tissus organiques, une sorte de crudité, d'étiolement dans leurs substances, et spécialement dans les tissus blancs, où il se manifeste ordinairement les premiers et les principaux symptômes. »

Je viens de rappeler succinctement, sur la nature des scrophules, les opinions diverses qui ont régné aux différentes époques de la science : aujourd'hui tous les médecins sont d'accord sur ce point que les affections strumeuses revêtent constamment des caractères inflammatoires, si elles suivent leur marche ordinaire; mais les uns adoptent que c'est l'engorgement qui détermine l'inflammation, tandis que d'autres soutiennent que l'engorgement est le résultat de

l'irritation. Tel est le procès en litige. Tous ceux qui soutiennent une de ces opinions apportent des faits en leur faveur. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de juger une pareille question. Cependant par cela même que l'on pense que cette solution influe totalement sur le mode de thérapeutique que l'on doit employer pour détruire les affections strumeuses, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'appliquer mes connaissances physiologiques à l'étude de ces affections. Je ne me fusse jamais décidé à prendre pour sujet d'une thèse inaugurale un point de doctrine si difficile à établir, si je n'eusse senti que dans la pratique il faut se soumettre à une marche régulière dans la recherche du caractère des maladies ; et, comme en étudiant sous le point de vue physiologique et pathologique la constitution scrophuleuse, je suis arrivé à émettre quelques considérations qui sont peut-être erronées, j'ai pensé qu'étant désireux de les soumettre à des juges, je ne pouvais pas en choisir de plus distingués que mes professeurs.

Je devrais maintenant examiner les affections locales que l'on regarde comme scrophuleuses ; dire quelles causes les développent ; examiner leur diagnostic, leur complication, le traitement qui convient à chacune de ces affections, et je prouverais alors que, pour détruire les maladies scrophuleuses, il faut avant tout enlever les causes qui les ont produites. Ce travail présentait de trop grandes difficultés. Je ne me dissimule point, en effet, combien il est nécessaire, lorsqu'on veut appliquer des données physiologiques à l'étude de la pathologie, de posséder des connaissances étendues, positives, et surtout un raisonnement d'une grande justesse. Toute mon ambition s'est bornée dans cette thèse à envisager les maladies scrophuleuses sous un point de vue général et physiologique, convaincu que plus tard je me livrerais avec plus de succès à l'étude particulière, ainsi qu'à a cure des maladies dont le caractère est essentiellement scrophuleux. Heureux si ce travail, tout imparfait qu'il est, peut mériter l'approbation de la célèbre Faculté à laquelle je m'honore d'appartenir !

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In morbis minùs periclitantur ii quorum naturæ et ætati, et habitui, et anni tempestati, morbus cognatus fuerit, quàm quibus in horum aliquo non cognatus fuerit. *Sect.* 2, *aph.* 34.

II.

Plurimi morbi pueris judicantur, partim quidem intrà quadraginta dies, partim verò intrà septem menses, nonnulli intrà annos septem, quidam etiam ad pubertatem progressis. Qui verò pueris perseverarint, nequè circà pubertatem soluti fuerint, aut nimis circà mensium eruptionem, consenescere, consueverunt. *Sect.* 3, *aph.* 28.

III.

Tabes maximè fit ætatibus, quæ sunt ab anno decimo-octavo ad trigesimum quintum. *Sect.* 5, *aph.* 9.

IV.

In longis dysenteriis, cibi fastidia malum denuntiant; et si accidunt cum febre, pejus. *Sect.* 6, *aph.* 3.

V.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.